



Les milieux scientifiques tentent de briser leur plafond de verre



Toutes sortes de moyens sont aujourd'hui mobilisés pour renforcer la présence des femmes au pupitre. (CAIA/IMAGE/SAM EDWARDS)

FABIEN GOUBET
@fabiengoubet

GENRES Les femmes scientifiques souffrent toujours des biais de genre. Mais de récents efforts laissent entrevoir une amélioration

A la fin de son allocution à l'occasion d'une conférence sur la place des femmes dans les sciences, la chercheuse Isabelle Collet a reçu les félicitations de l'un de ses confrères qui s'était approché d'elle. Celui-ci a conclu: «Vous présentez comme un homme.» Ambiance.

L'anecdote est révélatrice de ce qui se passe chaque jour dans les congrès de spécialistes. Les femmes sont sous-représentées parmi les conférenciers. Les

organisateurs de la Conférence internationale sur la stimulation cérébrale ont ainsi sollicité 2 femmes sur 39 intervenants lors de la première édition en 2015, puis... aucune pour la deuxième deux ans plus tard, relate la revue *Science*. Les choses ne s'arrangent guère lorsqu'elles accèdent au pupitre. Les comportements de leurs confrères leur rappellent souvent de manière aussi ironique que cinglante leur condition... de femme.

Des panels 100% masculins

Des progrès se font toutefois sentir. L'événement précédemment mentionné a ainsi invité

cette année 6 femmes sur 20 orateurs. «Il y a peu, personne ne sourcillait lorsqu'un panel de scientifiques était constitué uniquement d'hommes, rappelle Isabelle Collet, membre du Groupe relations interculturelles et formation des enseignants – genre et éducation à l'Université de Genève. Aujourd'hui, les gens ne comprennent plus ces panels 100% masculins.» On reste encore loin d'un changement de paradigme, mais des prises de conscience individuelles, ainsi que des outils et des garde-fous mis en place par les institutions, tendent à rééquilibrer les proportions.

Dans le monde anglo-saxon,



certaines femmes se sont engagés, via des pétitions ou des réseaux tels que l'International Gender Champions, auquel adhère notamment le directeur de l'OMS Tedros Adhanom Ghebreyesus, à ne participer à des congrès scientifiques que si les deux genres sont équitablement représentés parmi les conférenciers. Un pas important car «si on n'érige pas la parité en principe, on ne progresse pas», dit Isabelle Collet.

Au-delà de ces initiatives individuelles, des bases de données recensent des scientifiques en fonction de leur genre. La référence du monde francophone s'appelle Expertes.fr, qui répertorie à ce jour quelque 3400 femmes spécialistes dans leur domaine. Le site a d'abord été pensé pour les journalistes, explique l'une de ses fondatrices, Pauline Chabbert. «Au moment du lancement en 2015, on dénombrait environ 80% d'hommes pour 20% de femmes cités dans les médias français. En 2017, le rapport était de 65% d'hommes pour 35% de femmes».

Forte de ce succès, Pauline Chabbert et son équipe ont lancé une version internationale de leur

base de données et s'intéressent désormais aux conférences professionnelles. Elle a ainsi récemment répondu à un appel à projets des Open Society Foundations, un réseau d'associations promouvant gouvernance démocratique, droits de l'homme et réformes égalitaires.

«Si l'on n'érige pas la parité en principe, on ne progresse pas»

ISABELLE COLLET, CHERCHEUSE
À L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

A terme, des bases de données spécifiquement pensées pour les organisateurs de panels pourraient donc voir le jour. Responsable du Centre d'hypertension des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), la professeure Antoinette Pechère-Bertschi dit se sentir «respectée» lors des congrès médicaux, souvent peuplés de «têtes chauves» pour les séances plénières. Elle préférerait toutefois que l'on s'attaque au fameux «plafond de verre»,

cette barrière invisible qui ralentit ou stoppe les carrières féminines. «Par rapport aux hommes, les femmes ont, dans certains pays, des salaires et des financements initiaux moins élevés ainsi que des places moins favorables dans la hiérarchie des signataires des études scientifiques», regrette-t-elle. Ainsi, les débuts de carrière sont plus difficiles, avec moins de repères, et cela a un effet sur l'accès aux postes clés des conférences, d'après la spécialiste.

Nouvelles exigences

Les institutions ont aussi pris conscience de ces inégalités. Les HUG ont organisé une discussion sur les biais de genre en médecine le 7 mars. Le Fonds national suisse pour la recherche scientifique demande la proportion de femmes dans les projets dont il examine le financement. Reste à voir si, dans les faits, les hommes laisseront plus de place à leurs consœurs. «Pour faire avancer la représentativité des femmes dans l'espace public, il faut aussi faire changer les pratiques de chacun afin de créer un réflexe d'égalité», conclut Pauline Chabbert. ■